

Léa Buisson

## Quatre décennies d'amitié : « Méramie » et « Musy-fille » ou Colette et Musidora

*L'un de mes frères, quand il était petit, voulait absolument que le Bon Dieu inventât pour lui un « bâton qui n'a qu'un bout ». Mais toi, tu as créé le bâton à trois bouts, dont l'un porte un pinceau, l'autre le joli-brin-de-plume, et le troisième un crayon à sourcils.*

Lettre de Colette à Musidora (1913)

« L'idée que toute une génération se fit du monde se forma au cinéma, et c'est un film qui la résume, un feuilleton. Une jeunesse tomba tout entière amoureuse de Musidora, dans *Les Vampires*. [...] Cette magnifique bête d'ombre fut donc notre Vénus et notre déesse Raison<sup>1</sup>. » C'est en ces termes qu'Aragon, dans son *Projet d'histoire littéraire contemporaine* – rédigé au début des années 1920 et publié à titre posthume –, se faisant l'historien d'une contre-culture qui émergea de la décennie précédente, esquisse le portrait de Jeanne Roques, alias Musidora. Cette citation témoigne bien de l'aura scintillante qui s'installa, de la fin de la Belle Époque aux Années folles, autour de la fascinante actrice, suscitant par là même une ferveur qui fit d'elle, peut-être, la pierre de touche d'une mythologie surréaliste en devenir. Née en 1889 – soit de seize années la cadette de Colette – et décédée en 1957, Musidora, provenant d'une famille plutôt bohème et aux idées nettement progressistes, se forge, dès l'enfance, une identité d'artiste pluridisciplinaire, en s'initiant aussi bien aux arts plastiques qu'aux métiers du spectacle, tout en cultivant quelques velléités scripturales<sup>2</sup> – c'est l'héroïne du *Fortunio*<sup>3</sup> de Théophile Gautier qui lui a inspiré, en 1910, son nom de scène. Avant de faire la rencontre de Louis Feuillade –

<sup>1</sup> Louis Aragon, *Projet d'histoire littéraire contemporaine*, Paris, Gallimard, coll. « Digraphe », 1994 [1923], p. 7-9.

<sup>2</sup> En 1928, Musidora publiera un roman chez l'éditeur Eugène Figuière : *En amour tout est possible*. Une dizaine d'années plus tard, l'actrice dédie à Colette un recueil de poèmes intitulé *Bleus*, qui sera repris dans le volume *Auréoles* en 1940. Elle sera aussi l'auteure de plusieurs pièces de théâtre dans les années 1940.

<sup>3</sup> *Fortunio* est un roman de Théophile Gautier publié en 1838.

notamment créateur des *Vampires* et de *Judex*<sup>4</sup> – et de devenir la star du grand écran dont on se rappelle encore aujourd’hui, la jeune comédienne joue, dès 1910, de nombreux rôles dans plusieurs théâtres parisiens – essentiellement de boulevard –, pour bifurquer progressivement vers l’univers sulfureux du cabaret et du music-hall, où elle côtoie Colette, meneuse de la revue « Ça grise », en avril 1912. Cependant, à l’heure où elle interprète « La Chatte amoureuse » dans une pantomime mise en scène par Georges Wague, l’auteure de *La vagabonde* a déjà eu quelques contacts épistolaires avec celle qu’elle affublera plus tard de ce tendre sobriquet : « Mon petit Musi<sup>5</sup> ». En effet, Musidora, que Colette qualifia un temps d’« aspirante-Claudine<sup>6</sup> », lui avait déjà adressé, en 1908, de fiévreuses missives qui exprimaient une profonde admiration, aussi bien pour la talentueuse écrivaine<sup>7</sup> et vedette de music-hall que pour la femme courageuse qui assumait et vivait ses amours saphiques au grand jour.

### « Un bien grand amour »

« Je n’ai pas honte d’avouer que c’était un bien grand amour que j’avais pour Colette. Très grand et chaste amour<sup>8</sup> », affirmera Musidora, après plus de trois décennies d’une amitié indéfectible. Quelques années avant le commencement de cette relation, alors qu’elle rêve d’incarner sur scène le célèbre personnage originaire de Montigny – dont Polaire fut, en 1902, la première interprète –, Musidora contacte Willy et finit par le persuader de lui attribuer le rôle<sup>9</sup> : elle ne l’endossera finalement que brièvement, en 1911, dans une tournée provinciale de *Claudine à Paris*. Toujours est-il qu’elle n’en rencontre l’auteure que quatorze mois plus tard,

<sup>4</sup> Diffusés entre 1915 et 1917, *Les Vampires* et *Judex* sont les deux films muets à épisodes qui rendirent Musidora célèbre.

<sup>5</sup> Précisons la variante orthographique de la lettre finale, Colette écrivant indifféremment « Musi » ou « Musy » (Colette, *Un bien grand amour. Lettres à Musidora. 1908-1953*, Paris, L’Herne, coll. « Correspondances », 2014, p. 39).

<sup>6</sup> Alain et Odette Virmaux, *Colette et le cinéma*, Paris, Fayard, 2004, p. 299.

<sup>7</sup> En 1906, la « chronologie littéraire » de Jeanne Roques est la suivante : « D’abord Mme de Sévigné : 1626-1696... puis George Sand : 1804-1876. Puis, Colette. Trois grands noms français de la littérature. Trois noms de femme. » (« Les beaux visages de France : Colette », conférence de Musidora (c. 1945), reproduite dans Patrick Cazals, *Musidora, la dixième muse*, Paris, Henri Veyrier, 1978, p. 183).

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 184.

<sup>9</sup> Odette et Alain Virmaux sous-entendent qu’elle a pu être son amante (*op. cit.*, p. 299).

sur la scène du music-hall situé boulevard Voltaire, le Ba-ta-clan<sup>10</sup>. Colette, qui écrira, trente ans plus tard, qu'elle a « connu [Musidora] au sortir de l'enfance<sup>11</sup> », est alors âgée de trente-neuf ans, tandis que sa future protégée n'en a que vingt-trois. La jeune femme figure dans quatre tableaux de la revue, et sera qualifiée de « révélation de la soirée<sup>12</sup> » par la rédaction du journal culturel *Comœdia*. À cette occasion, Colette, qui se remémorera, dans *Nudité*, « [s]a charmante beauté<sup>13</sup>, à souhait blanche et noire pour le cinéma, [qui] n'[a] pas moins de succès au music-hall<sup>14</sup> », joue les entremetteuses et lui présente son ami Pierre Labrouche<sup>15</sup> : le peintre et graveur en tombe immédiatement amoureux, la réciprocité de cette flamme n'étant vraisemblablement pas instantanée. Plusieurs lettres témoignent de l'insistance avec laquelle l'écrivaine encourageait alors cette liaison : « Que fais-tu de Labrouche ? [...] Où en êtes-vous, tous deux ? Tu sais, tu ne te doutes pas de ce que tu refuses, songe que depuis que le monde est monde, les plus difficiles des femmes en font leurs dimanches, de ce que tu refuses<sup>16</sup>. » L'idylle imaginée et ardemment souhaitée par Colette finit par prendre forme en avril 1913 ; le couple perdurera pendant environ deux années. Telle une mère attentive, la femme de lettres suit de près la vie sentimentale de sa jeune amie, s'inquiétant, par exemple, d'une relation que cette dernière entretient avec « un maquereau qui tent[e] de [lui] prendre le peu d'argent qu'elle a » et se « déguise de temps en temps en apache pour [la] terroriser par des gestes et des paroles en argot démodé<sup>17</sup> ». Quand, au début des années 1930, Musidora voit son foyer voler en éclats – elle s'était mariée, le 20 avril 1927, avec un ami d'enfance, le médecin Clément Marot<sup>18</sup>, duquel elle aura un fils –, Colette lui prodigue, dans sa correspondance, conseils avertis et phrases réconfortantes. Cette inquiétude maternelle ne la quittera jamais, en atteste sa correspondance

<sup>10</sup> En trois syllabes, Ba-ta-clan provient du nom d'une opérette d'Offenbach, une « chinoiserie » en un acte datant de 1855.

<sup>11</sup> Colette, *Nudité*, dans *Belles saisons (I et II) ; Nudité ; Mes Cahiers ; Paysages et portraits ; Aventures quotidiennes*, Paris, Flammarion, 1985, p. 85.

<sup>12</sup> Numéro du 6 avril 1912 de la revue *Comœdia*, cité dans la « Préface » de Colette, *Un bien grand amour. Lettres à Musidora. 1908-1953*, *op. cit.*, p. 9-10.

<sup>13</sup> Cette citation dénote une certaine attirance physique de Colette pour Musidora.

<sup>14</sup> Colette, *Nudité*, *op. cit.*, p. 85.

<sup>15</sup> Pierre Labrouche, peintre et graveur français, né en 1876 et mort en 1956.

<sup>16</sup> Printemps 1913 (Colette, *Un bien grand amour. Lettres à Musidora. 1908-1953*, *op. cit.*, p. 43).

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 124-125.

<sup>18</sup> Musidora ironisera d'ailleurs sur l'homonymie de son époux avec le célèbre poète de la Renaissance.

durant l'été 1950, alors que l'actrice et réalisatrice se trouve à Antibes, au Festival du Film de demain, pour présenter le dernier film de sa carrière, *La magique image* : « Pour toi, je voudrais que l'eau salée, le midi, le travail que tu aimes te donnent, malgré la fatigue, une hygiène morale et physique qui te sont salutaires<sup>19</sup>. »

### Le « phalanstère » de Colette

Cette solidarité féminine a probablement vu le jour au commencement de la Première Guerre mondiale, le 3 août 1914. Alors qu'une autre guerre fait rage, dans une lettre datant d'avril-mai 1940, l'auteure de *La paix chez les bêtes*<sup>20</sup> interpelle sa fidèle amie en ranimant des souvenirs qui résonnent étrangement en cette période à nouveau troublée par le conflit mondial : « Tu te souviens, mon petit Musy, du jour où nous étions seules, en Bretagne, quand l'ancienne guerre a éclaté ? Et du voyage qui suivit ce jour-là, et de mon manque d'argent, et des cent francs – une fortune ! – que tu m'avais prêtés<sup>21</sup> ? » En effet, à la veille de la Grande Guerre, Colette et la future interprète d'Irma Vep séjournent en Bretagne, dans le manoir de Rozven – propriété initialement achetée par Mathilde de Morny, puis cédée à son ex-compagne. En ces jours encore baignés d'insouciance, Sidonie-Gabrielle esquisse un affectueux portrait de sa camarade : « Elle peint, elle pêche, elle fait culture physique et natation, elle est bien gentille et je finirai par croire que j'ai deux filles<sup>22</sup>. » Ayant accouché, près d'un an auparavant, de son unique enfant, Colette semble vouloir étendre son rayonnement maternel à l'attachante jeune femme qui l'accompagne, ayant par ailleurs signé certaines de ses lettres d'un mot-valise particulièrement savoureux, « ta vieille méramie<sup>23</sup> », combiné parfois avec cette inimitable et très personnelle dénomination : « ma fille-amie<sup>24</sup> ». Mais le réseau de cette filiation imaginaire ne s'achève pas ici, puisqu'en 1937, après s'être vu offrir par Musidora un buste sculpté représentant le fils de cette dernière,

---

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 206.

<sup>20</sup> Recueil de saynètes contre la guerre publié en 1916.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 157.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 54.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 156.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 158.

elle lui écrira ces mots évocateurs : « Je te remercie de tout mon cœur de m'avoir donné, Musy-fille, ce petit fils Musy<sup>25</sup>. »

Cette affection maternelle, constamment renouvelée, s'accompagne d'un esprit proprement communautaire, où l'entraide et la débrouillardise sont de mise. En août 1914, de retour à Paris après ces fameuses vacances bretonnes écourtées par l'annonce de la guerre, Colette invite plusieurs de ses amies – dont Musidora, Marguerite Moreno et Annie de Pène – à fonder, dans son petit chalet de la rue Cortambert à Paris, ce qu'elle appellera, dans *Le Fanal bleu*, non sans une certaine forme d'humour, un « phalanstère ». Réagissant aux âpres restrictions, inévitables en cette période grevée par les combats, la romancière, s'inspirant peut-être des théories fouriéristes, établit ainsi chez elle une sorte de gynécée de fortune auquel chacune contribue selon ses moyens financiers et aptitudes propres :

Quand le ciel, à la nuit, se peuplait de zeppelins, Musidora couchait rue Cortambert sur un petit lit de fer, et dans le jour elle faisait le marché et cuisinait. Je balayais et lavais. Quelle bonne escouade de femmes ! [...] Marguerite Moreno, la cigarette aux lèvres, répandait sur nos besognes ménagères la bienfaisante rosée des nouvelles fausses ou vraies, de l'anecdote, des prédictions<sup>26</sup>...

Bien que Colette ait, en ce temps, prophétisé la pérennité du « phalanstère », cette communauté de femmes est assez rapidement dissoute : en décembre 1914, sa fondatrice décide de rejoindre clandestinement son second mari, Henry de Jouvenel, sur le front de Verdun. Dédramatisant la dangerosité des combats, c'est une Colette amoureuse et exaltée qui écrit alors à sa confidente, assaisonnant ses missives d'un ton tantôt pesamment cocardier, tantôt cocasse, voire désopilant. De 1914 à 1918, de nombreuses plaisanteries, parfois graveleuses, émaillent ses lettres : « Tu m'écris si gentiment, petite femme-de-soldat (je n'ai pas dit à soldats !). [...] J'embrasse le pauvre Pierrot, soldat à paillasse, – et je t'embrasse tendrement, paillasse à... (Pardon !) [...] Sidi t'embrasse militairement – entends-le comme tu voudras ! [...] Sidi t'embrasse en Fantassin... – ça doit être abominable<sup>27</sup> ! »

---

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 154.

<sup>26</sup> Colette, *Le Fanal Bleu*, dans *Œuvres complètes*, t. IV, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2001 [1949], p. 1033.

<sup>27</sup> Colette, *Un bien grand amour. Lettres à Musidora. 1908-1953*, *op. cit.*, respectivement pages 65, 70, 83 et 118.

### **Le cinéma de Colette : un « métier où l'on enfante loin de l'œil du spectateur »**

La guerre aura donc marqué de son sceau la belle amitié qui unit les deux artistes, Musidora ayant entretemps été repérée, aux Folies-Bergère, par le cinéaste Louis Feuillade, qui la choisit pour incarner la vénéneuse Irma Vep dans huit des dix épisodes que compte le film muet *Les Vampires*. Cette œuvre – à laquelle nous pouvons ajouter le rôle de la machiavélique Diana Monti dans *Judex*, film à épisodes du même réalisateur – constitue tout ce que la postérité aura retenu de l'actrice vêtue de son troublant maillot noir. Pourtant, Musidora est à l'origine de plusieurs autres productions, non sans intérêt, auxquelles le nom de Colette est directement associé. Pionnière de la critique de cinéma et grande admiratrice de Cecil B. DeMille, l'auteure du *Blé en herbe* est extrêmement attentive à l'évolution du cinématographe, et tout à fait consciente des possibilités qu'il pourrait lui offrir sur le plan artistique, bien qu'elle puisse parfois lui reprocher d'être un « métier où l'on enfante loin de l'œil du spectateur<sup>28</sup> ». Au fil du temps, bon nombre d'œuvres ont été adaptées sous l'œil vigilant de leur créatrice, entre autres sa nouvelle intitulée *Gigi*, publiée en 1944, dont la première adaptation cinématographique est réalisée par Jacqueline Audry<sup>29</sup>, projet dans lequel Colette s'est énormément investie, notamment en écrivant l'intégralité des dialogues du film, sorti en 1949<sup>30</sup>. Il faut également citer *Divine*<sup>31</sup>, dont le scénario, écrit par Colette, s'inspire de *L'envers du music-hall*, recueil de récits paru en 1913. Dialogues, scénarios et même sous-titrage, les collaborations de l'écrivaine avec le septième art sont nombreuses et constituent un pan important de ses relations avec Musidora.

### **Films perdus : *Minne* et *La vagabonde***

En 1916, Colette est approchée par plusieurs producteurs milanais qui envisagent d'adapter pour le cinéma *Claudine à l'école* et *Claudine à Paris*, en témoigne le numéro

---

<sup>28</sup> Lettre à Marguerite Moreno du 17 août 1928, citée par Odette et Alain Virmaux, *op. cit.*, p. 16.

<sup>29</sup> « [S]eule femme cinéaste de l'immédiat après-guerre », selon les Virmaux, *op. cit.*, p. 39.

<sup>30</sup> Il est à noter qu'en 1958, le réalisateur américain Vincente Minnelli en a réalisé une seconde adaptation.

<sup>31</sup> *Divine*, film français réalisé par Max Ophüls et sorti en 1935.

d'*Europe*<sup>32</sup> consacré à Colette. Plusieurs lettres attestent la fermeté avec laquelle l'écrivaine pose les conditions préalables à un tel projet : aucun film ne verra le jour si elle ne peut en signer le scénario de manière exclusive. De plus, à la lumière de cette correspondance avec les producteurs italiens, il semblerait que Colette prévoyait de recruter Musidora pour interpréter le rôle. Pour des raisons que l'on ignore, le projet ne se concrétise finalement pas, mais, en décembre 1916, un film intitulé *Minne* est réalisé à Paris, avec (et probablement par) Musidora, à partir du roman de Colette, *Minne ou l'ingénue libertine*, paru en 1909. L'adaptation aurait été signée par le cinéaste Jacques de Baroncelli, qui aurait lui-même produit le film, par l'entremise de sa société de production, Les Films Lumina. Il s'agit malheureusement d'une œuvre définitivement perdue – c'est le cas de tous les films issus de la collaboration des deux femmes –, au sujet de laquelle les historiens du cinéma n'ont pu se mettre d'accord. Francis Lacassin, spécialiste de Louis Feuillade, de Musidora et des cultures populaires, affirme dans ses travaux que le film est « inachevé ou non diffusé<sup>33</sup> », tandis que, dans une lettre adressée à Pierre Louÿs<sup>34</sup>, l'actrice signale l'avoir terminé<sup>35</sup>. Rien n'en subsiste, hélas, mis à part « deux ou trois photos de plateau<sup>36</sup> », selon les dires de l'un des biographes de Musidora, Patrick Cazals. Néanmoins, dans les *Lettres de la vagabonde*, Colette aurait « évoqu[é] sa présence lors des prises de vues et un visionnage de rushes dont elle semble satisfaite<sup>37</sup> ». Cependant, une autre adaptation du roman sera produite en 1950, *Minne, l'ingénue libertine*, film à nouveau réalisé par Jacqueline Audry.

Très peu de temps après, en avril 1917, s'initie une seconde collaboration entre l'actrice et l'écrivaine : Musidora va en effet tourner en Italie la toute première adaptation de *La vagabonde*, produite, cette fois-ci, par la société Film d'Arte Italiana. Dans une lettre datée du 11 janvier 1917, Colette, se trouvant à Rome, sollicite Musidora pour un engagement d'au moins cinq mois, proposé par le directeur de la société de production italienne susmentionnée. « Il s'agirait, pour commencer, écrit-elle, de *La vagabonde*, avec un minimum de cinq mille par film

<sup>32</sup> Collectif, *Europe*, « Colette », n° 631-632, nov.-déc. 1981.

<sup>33</sup> Francis Lacassin, cité par Odette et Alain Virmaux, *op. cit.*, p. 302.

<sup>34</sup> À partir de 1913 et jusqu'en 1925, date de la mort de l'écrivain, Musidora est d'abord la lectrice – à la fin de sa vie, l'homme est paralysé et partiellement aveugle –, puis l'amie de Pierre Louÿs.

<sup>35</sup> Lettre de Musidora à Pierre Louÿs, citée par Odette et Alain Virmaux, *op. cit.*, p. 302.

<sup>36</sup> Patrick Cazals, *op. cit.*, p. 71.

<sup>37</sup> Selon Patrick Cazals, *op. cit.*, p. 71. Nous n'avons pu retrouver cette lettre de Colette.

pour toi, voyages payés<sup>38</sup>. » En fin de compte, il semblerait que l'on ait proposé à l'actrice de collaborer à la réalisation du film avec le metteur en scène Eugenio Perego, tout en y tenant le rôle principal, celui de Renée Néré. Musidora répond positivement et s'attelle à l'écriture de l'adaptation du roman, qu'elle cosigne avec le réalisateur.

### « Une époque héroïque du cinéma »

Entre avril et mai 1917<sup>39</sup>, Colette assiste au tournage de *La vagabonde* qui a lieu à Rome, expérience dont elle restituera les impressions dans plusieurs documents qui nous sont accessibles aujourd'hui, en premier lieu dans une lettre adressée à son amie de toujours, l'actrice Marguerite Moreno :

En conscience, je fais mon sale métier d'auteur qui se sent tout petit entre deux metteurs en scène [...] Chère créature, on tourne *La vagabonde*, Musi donne tout ce qu'elle peut et affronte, sans fermer les yeux ni plisser le nez, la terrible lumière de dix heures à cinq heures. [...] Je n'ai aucun sujet de mécontentement [...] Chacun fait de son mieux, et personne ne rouspète. Cela crée une singulière et reposante atmosphère de douceur<sup>40</sup>.

Mais, deux jours plus tard, reprenant l'écriture de son courrier, l'auteure de *La vagabonde* revient sur cette paisible description, remettant cette fois-ci en question la validité de certains choix artistiques qu'elle a pu observer : « Je te signale, dans ce film, un fragment de pantomime mondaine qui rassemble Méphistophélès, Musidora demi-nue, et un paysan de la Calabre. Pourquoi, mon Dieu, pourquoi<sup>41</sup> ? » Colette aura pour habitude de se livrer ponctuellement à une critique « bienveillante » des films dans lesquels joue Musidora. Cette démarche a pour objectif d'optimiser les talents de l'actrice et nous révèle au passage les vellétés colettiennes de mise en scène : « [T]e connaissant comme je te connais, et sachant bien les ressources de ton visage et de ton geste, il me semble que, rien que par de simples avis, par des observations entièrement

<sup>38</sup> Colette, *Un bien grand amour. Lettres à Musidora. 1908-1953*, *op. cit.*, p. 106.

<sup>39</sup> Le film ne sortira à Paris qu'un an plus tard, le 22 mars 1918.

<sup>40</sup> Lettre à Marguerite Moreno du 24 avril 1917, citée par Odette et Alain Virmaux, *op. cit.*, p. 304.

<sup>41</sup> *Idem.*

désintéressées, je contribuerais, le cas échéant, à un maximum d'effet que personne n'a tiré de toi<sup>42</sup>... »

Dans « L'envers du cinéma », un reportage publié en septembre 1917 dans la revue *Femina*, Colette témoigne de ce premier contact avec l'univers du tournage et de la réalisation de films. Énumérant les difficultés et les périls que doivent surmonter les acteurs – ainsi que tout le corps de métier du cinématographe –, la journaliste, qui a longtemps fréquenté les scènes de théâtre, s'interroge sur leurs motivations réelles :

Étrange destin, qui donne à rêver. Labeur grevé d'austérité, privé de la récompense qui galvanise chaque soir la fatigue au théâtre : l'applaudissement, le chaud contact du public, le réconfort des regards et des convoitises... N'est-ce donc que l'appât du gain, qui soutient le grand premier rôle, homme ou femme, du cinéma, et le conduit à des risques quotidiens ? Je ne puis le croire<sup>43</sup>...

Colette, en effet, a toujours peiné à déchiffrer la passion qui animait les gens de cinéma à cette époque, se demandant comment ils pouvaient accepter et endurer ce qu'elle-même considérait comme un véritable sacrifice, voire un calvaire. Percevant le tournage comme une torture infligée aux acteurs, l'écrivaine, dans un texte rédigé et édité pour une exposition de la galerie Charpentier, « Flore et Pomone », dresse un portrait terrifiant de cette profession : « Je remonte là une époque héroïque du cinéma, où les vedettes en chair et en os plongeaient, se jetaient à bas d'une auto rapide, voyageaient sur les essieux d'un train et montaient des chevaux effrénés<sup>44</sup>. »

### **La Société des Films Musidora**

En mars 1918, lorsque l'adaptation cinématographique de *La vagabonde* est diffusée au Tivoli Cinéma, à Paris, la critique lui réserve un accueil chaleureux, applaudissant les talents de l'actrice qui avait, jusqu'ici, été remarquée avant tout pour sa plastique, révélée sur les écrans par

---

<sup>42</sup> À propos de *Johannès fils de Johannès* d'André Hugon (1918) : Lettre de juillet 1918, dans Colette, *Un bien grand amour. Lettres à Musidora. 1908-1953*, op. cit., p. 112-113.

<sup>43</sup> Colette, « L'envers du cinéma », *Femina*, septembre 1917, reproduit par Odette et Alain Virmaux, p. 334.

<sup>44</sup> Colette, « Flore et Pomone », *Gigi*, dans *Œuvres complètes*, t. IV, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2001 [1960], p. 541.

sa prestation en maillot de soie noire, dans *Les vampires*. Ainsi, le chroniqueur de *L'Intransigeant* du 22 mars rédige les lignes suivantes :

Musidora a fait beaucoup de cinéma. C'est pourtant la première fois que je la vois à l'écran, dans un rôle véritable. Espérons qu'il n'est que le premier d'une belle série. Et que cette artiste au beau front, à l'immobilité remarquable, à l'esprit délicat, ne soit pas condamnée aux souris d'hôtel et autres phénomènes du ciné populaire. Elle vaut mieux que ça. Beaucoup mieux<sup>45</sup>.

Toutefois, le cinéaste Henri Diamant-Berger émet, quant à lui, quelques réserves concernant la réalisation du film, qu'il juge indigne de l'œuvre qui l'a inspirée :

Cela s'appelle *La vagabonde*, le sujet rappelle dans ses grandes lignes le roman français, mais le metteur en scène italien, malgré son goût et son talent, qui sont réels, n'a rien compris à ce livre d'une sensibilité si entièrement française, [...] les films français doivent être tournés en France<sup>46</sup>.

Au sortir de la Première Guerre mondiale, le nationalisme artistique est évidemment bien ancré dans les esprits. Précisons, par ailleurs, que la réalisation est finalement entièrement revenue à Eugenio Perego, et, Musidora, frustrée d'avoir été écartée de l'élaboration de ce film, mais fermement décidée à poursuivre sa carrière de cinéaste, a l'idée de créer sa propre maison de production, la Société des Films Musidora. Après un premier essai peu concluant, avec le tournage, durant l'été 1919, d'un premier film, *Vicenta*, écrit, produit et réalisé par ses soins, Musidora fait appel à Colette pour qu'elle lui rédige un scénario original. Cette dernière, enthousiasmée par le projet, travaille donc au script de *La flamme cachée*, qu'elle lui remettra en échange de 10000 francs, car l'obsession mercantile – que l'on connaît – n'abandonne jamais Colette, qui ne se départit néanmoins pas de son humour caractéristique : « Je t'envoie ci-joint un papier, qui, pour n'être pas étroitement astreint à des formules commerciales, est du moins clair

---

<sup>45</sup> Extrait de *L'Intransigeant* du 22 mars 1918, cité par Patrick Cazals, *op. cit.*, p. 73.

<sup>46</sup> Extrait d'une chronique d'Henri Diamant-Berger (*Le Cri*, 9 juin 1918), cité par Patrick Cazals, *op. cit.*, p. 73.

et ne trahit aucune de nos intentions. Je t’y appelle par ton nom en toutes lettres, je numérote les clauses, enfin je t’y traite avec un sérieux et une froideur industriels<sup>47</sup>. »

Alors qu’elle se consacre d’arrache-pied à l’écriture du film, l’apprentie-scénariste, dans une lettre à son amie Annie de Pène, explique avec passion la teneur de ce nouveau « métier » ou, du moins, la compréhension qu’elle en a :

Moi, depuis trois semaines, je fais un film. Mais oui, car je le fais “par image”, et je ne suis pas peu fière d’être un des premiers écrivains qui auront fait, sans aide, un film “par image”. Cela n’a absolument aucun point de rencontre avec la littérature, vous le pressentez. Mais c’est une étonnante gymnastique<sup>48</sup>.

Parlant d’un film « par image », Colette désigne en fait ce que nous appelons aujourd’hui un pré-découpage, et il est possible d’affirmer que la romancière, résolument pionnière, défriche ici un terrain que très peu – voire aucun – littérateurs n’ont encore exploré. Attestant l’implication totale de la scénariste dans le film, une lettre de 1919<sup>49</sup> nous révèle sa collaboration à l’élaboration de ses intertitres. Sous le charme du cinématographe, la femme de lettres croit pouvoir atteindre ce que son propre art ne saurait exaucer : « [J]’ai extrêmement envie de voir vivants des personnages auxquels je n’avais donné qu’une apparence de vie<sup>50</sup>. » Le cinéma est bien au cœur de la relation qu’entretiennent les deux femmes, Musidora jouant les rôles d’initiatrice et d’incitatrice auprès de l’auteure.

Ayant été confrontée à diverses difficultés techniques lors du tournage précédent, la réalisatrice embauche un conseiller, Roger Lion, cinéaste anciennement rattaché à Gaumont, ce qui ne garantira cependant pas le succès de ce film, puisque la société de production de Musidora enregistre une seconde fois un déficit de 45000 francs. Du côté de la critique, Louis Delluc en personne, dans son journal *Ciné-Club*, fait part de la déception occasionnée par le visionnage de ce film : « À plusieurs occasions, note-t-il, nous sommes ainsi déconcertés par des bonds inexplicables de l’action. Est-ce la censure qui a fait des siennes<sup>51</sup> ? » Comme pour *Minne* et *La*

<sup>47</sup> Allusion au contrat passé entre Colette et la Société des Films Musidora : lettre du 13 octobre 1918, dans Colette, *Un bien grand amour. Lettres à Musidora. 1908-1953*, op. cit., p. 117.

<sup>48</sup> Lettre à Annie de Pène du 30 avril 1917, citée par Odette et Alain Virmaux, op. cit., p. 321.

<sup>49</sup> Colette, *Un bien grand amour. Lettres à Musidora. 1908-1953*, op. cit., p. 123.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 121.

<sup>51</sup> Extrait d’une critique de Louis Delluc (*Ciné-Club*), cité par Patrick Cazals, op. cit., p. 74.

*vagabonde*, aucune copie de ce film n'a été retrouvée – ni, d'ailleurs, le scénario « par image » de Colette –, et nous ne pouvons donc en juger par nous-mêmes. Dans leur ouvrage sur *Colette et le cinéma*, Odette et Alain Virmaux mettent en cause la trame du scénario, qui, elle, nous est bien connue :

[Une] étudiante [...] épouse l'un de ses camarades, millionnaire, alors qu'elle aime un autre étudiant pauvre. Dans l'espoir de refaire sa vie avec ce dernier, elle ruine son mari, espérant le pousser au suicide. Mais c'est elle qui meurt dans une explosion, après avoir indigné et éloigné celui pour qui elle n'aurait jamais dû cacher sa flamme<sup>52</sup>.

Tous les ingrédients du mélodrame semblent effectivement avoir été réunis ici, pour un résultat que l'on ne connaîtra pas, bien que l'on puisse s'en faire un commencement d'idée au vu des quelques photogrammes encore disponibles à ce jour. Les Virmaux, se livrant à une *ekphrasis* des plus cocasses, contestent, une fois de plus, la possible réussite d'un film tombé définitivement dans l'oubli : « Une des rares photos qui ont survécu montre l'étudiante Musidora accordant sa main au riche Yonnel, tandis que le pauvre Lagrenée, ignorant d'une flamme si bien cachée, étend sur le couple de larges mains bénisseuses : c'est le plus pur style du pire Abel Gance<sup>53</sup>. »

Bien heureusement, l'amitié qui fut celle de Colette et Musidora survécut à toutes ces déconvenues professionnelles, puisqu'elles restèrent complices jusqu'au décès de l'écrivaine, en 1954. Mais les destinées des deux femmes furent bien différentes : tandis que Colette mourut alors qu'elle était au faîte de sa gloire, après une vie riche en succès littéraires et en honneurs variés, l'existence de Musidora ne fit que péricliter, au fil des années. Après avoir acquis une très grande notoriété dans les salles obscures, au cours des années 1910, l'actrice ne rencontrera jamais un semblable succès à nouveau, la plupart de ses projets artistiques demeurant dans un quasi anonymat. Les dernières années de sa vie furent caractérisées par une détresse et un dénuement qui alarmèrent plus d'une fois sa fidèle amie. Ainsi, Colette a-t-elle pu écrire, dans

---

<sup>52</sup> Extrait de la trame du scénario de *La Flamme cachée* (d'après Francis Lacassin), citée par Odette et Alain Virmaux, *op. cit.*, p. 320.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 321.

une lettre destinée à Pierre Labrouche, une phrase qui, encore aujourd'hui, résonne tragiquement : « L'histoire Musy est une histoire bien amère<sup>54</sup>. »

---

<sup>54</sup> Colette, *Un bien grand amour. Lettres à Musidora. 1908-1953*, *op. cit.*, p. 216.